

ANTHONY GLAISE

« ROME POLLUÉE, ENVAHIE PAR LES VOLUPTUEUX
ET FÉROCES CULTES D'ASIE... » (O. MIRBEAU)
UNE LECTURE DE *L'AGONIE* DE JEAN LOMBARD (1888)

Résumé. Dans son roman *L'Agonie*, Jean Lombard met en scène la Rome du temps d'Élagabale et l'introduction dans la capitale de l'Empire du culte de la Pierre-Noire, d'origine syrienne. Un tel événement vient profondément bouleverser les catégories traditionnelles : en faisant de l'indétermination sexuelle et de la sollicitation perpétuelle des sens un principe de gouvernement, Élagabale favorise l'individu au détriment de la communauté. Or cette nouvelle sensibilité vient heurter tant celle du culte traditionnel que celle d'une partie des chrétiens. La violence occupe alors une place déterminante, tant sur le plan physique que sur le plan psychologique, puisqu'elle vient caractériser l'influence proprement tyrannique que vient exercer le culte de la Pierre-Noire sur l'esprit de certains personnages du roman, les conduisant ainsi à leur perte. C'est donc sur une note désabusée que Lombard referme ce tragique intermède.

Mots-clés : Jean Lombard ; Élagabale ; fin-de-siècle ; Rome

„ZANIECZYSZCZONY RZYM, OPANOWANY PRZEZ ZMYSŁOWE
I OKRUTNE KULTY AZJI...” (O. MIRBEAU)
LEKTURA *AGONII* JEANA LOMBARDA (1888)

Abstrakt. W swej powieści *Agonia*, Jean Lombard przedstawia Rzym za czasów Heliogabala oraz wprowadzenie do stolicy Imperium kultu Czarnego Kamienia, pochodzącego z Syrii. Wydarzenie to głęboko wstrząsa tradycyjnymi kategoriami: czyniąc z nieokreśloności płciowej i nieustannego pobudzania zmysłów zasadę rządzenia, Heliogabal faworyzuje jednostkę kosztem społeczności. Ta nowa wrażliwość zderza się jednak zarówno z tradycyjnym kultem, jak i z poglądami części chrześcijan. Przemoc odgrywa decydującą rolę, zarówno w sensie fizycznym, jak i psychologicznym, ponieważ charakteryzuje tyraniczny wpływ, jaki kult Czarnego Kamienia wywiera na umysły niektórych bohaterów powieści, prowadząc ich do zguby. Lombard kończy więc to tragiczne interludium nutą rozczarowania.

Słowa kluczowe: Jean Lombard; Elagabal ; *fin de siècle*; Rzym

ANTHONY GLAISE – docteur, professeur agrégé à l'Université de Tours, Faculté des Lettres et Langues ; e-mail : aglaise@la.poste.net ; ORCID : <https://orcid.org/0000-0003-4715-5184>.

Attribution – Utilisation non commerciale – Pas d'Œuvre dérivée 4.0 International (CC BY-NC-ND 4.0)

“POLLUTED ROME, INVADED BY THE VOLUPTUOUS AND FEROCIOUS
CULTS OF ASIA...” (O. MIRBEAU)
A READING OF *L'AGONIE* BY JEAN LOMBARD (1888)

Abstract. In his novel *L'Agonie*, Jean Lombard presents Rome during the reign of Elagabalus and the introduction of the cult of the Black Stone, of Syrian origin, into the capital of the Empire. This event profoundly disrupts the traditional categories: by making sexual indeterminacy and the perpetual solicitation of the senses a principle of governance, Elagabalus favours the individual at the expense of the community. This new sensibility clashes with both the traditional Roman cults and the views of some Christians. Violence thus plays a decisive role, both physically and psychologically, as it comes to characterise the tyrannical influence of the cult of the Black Stone on the minds of certain characters in the novel, ultimately leading them to their doom. Lombard concludes this tragic interlude on a note of disillusionment.

Keywords: Jean Lombard; Elagabalus; *fin-de-siècle*; Rome

À Vincent Zarini qui, le premier, m’a fait lire Jean Lombard

La figure d’Élagabale fait partie de ces figures qui, de son règne extrêmement bref (entre 218 et 222) à nos jours, ne cesse de fasciner. De l’*Histoire Auguste* à Antonin Artaud¹, cet empereur éphémère interroge les fondements mêmes de la société et de la civilisation. De ce point de vue, Jean Lombard (1854–1891) ne fait pas exception² : figure à part du paysage littéraire fin-de-siècle, il dresse dans *L'Agonie* un tableau qui, à première vue, correspond pleinement à cette réception de l’empereur fidèle de la Pierre-Noire. Dès la préface qu’écrit Octave Mirbeau pour l’édition de *L'Agonie* publiée en 1901 chez Ollendorff³, on saisit combien le règne d’Élagabale était envisagé comme celui de la débauche et du désordre :

¹ Antonin Artaud écrit ainsi en 1934 une biographie romancée, *Héliogabale ou l’Anarchiste couronné*, dans laquelle il tend à s’identifier à l’empereur syrien : voir sur ce point Sandrine Chérat, « Héliogabale ou l’anarchiste couronné, le double spéculaire d’Antonin Artaud », in Jean-Michel Devésà (éd.), *Littérature du moi, autofiction et hétérographie dans la littérature française et en français du XX^e et du XXI^e siècles* (Pessac : Presses Universitaires de Bordeaux, 2020), 13–20 ou Marie-France David-de Palacio, *Reviviscences romaines. La latinité au miroir de l’esprit fin-de-siècle* (Berne : Peter Lang, 2005), 190-203.

² On trouvera une synthèse du contexte littéraire dans lequel évolue Jean Lombard dans Louis Marquèze-Pouey, *Le mouvement décadent en France* (Paris : Presses Universitaires de France, 1986). Il faut néanmoins rappeler ici que Lombard, engagé dans les rangs du socialisme, est un adversaire du décadentisme esthétique : voir à ce propos Edyta Kociubińska, « Entre histoire et roman : *L'Agonie* de Jean Lombard (1888) », *Kwartalnik neofilologiczny* 59, no 4 (2012) : 455–463.

³ *L'Agonie* a fait l’objet de plusieurs réimpressions au début du siècle qui ont pris pour modèle cette édition publiée chez Ollendorff. Nous citerons le roman de Lombard d’après l’une d’entre elles : Jean Lombard, *L'Agonie* (Paris : Albert Savine éditeur, s. d.), en précisant le livre (en chiffres

L'Agonie, c'est Rome envahie, polluée par les voluptueux et féroces cultes d'Asie, c'est l'entrée, obscène et triomphale, du bel Héliogabale, mitré d'or, les joues fardées de vermillon, entouré de ses prêtres syriens, de ses eunuques, de ses femmes nues, de ses mignons ; c'est l'adoration de la Pierre noire, de l'icône unisexuelle, du phallus géant, intronisé, dans les palais et les temples, avec d'étonnantes prostitutions des impératrices et des princesses ; tout le rut forcené d'un peuple en délire. (XI–XII)

Pourtant, *L'Agonie*, loin d'être simplement la chronique du triomphe d'une sensibilité orientale débridée, articule plutôt dévoiement de la sensibilité et échec d'un projet politico-religieux singulier, rompant ainsi avec le tableau uniformément décadent dressé par Mirbeau dans sa préface. Si, par la nature même du culte imposé par l'empereur, ce projet passe par la redéfinition, voire le renversement, de toutes les catégories, cette destruction des cadres fondamentaux de la société ne peut que laisser libre cours à la violence dans toutes ses formes d'expression et laisser ainsi la place au néant et à la mort. Lombard laisse cependant, par instants, percer une forme d'espoir, d'idéalisme qui, si elle semble enveloppée dans le même échec que les extravagances élagabaliennes, n'en rassure pas moins le lecteur sur l'extension véritable du domaine de la décadence.

BOULEVERSER LA SENSIBILITÉ ET L'ORDRE SOCIAL

D'emblée, Jean Lombard met naturellement le règne d'Élagabale sous le signe de la rupture : s'il se réclame de la dynastie des Sévères après le court règne de Macrin et de son fils Diaduménien⁴, il assume ses origines orientales en voulant imposer à Rome le culte de la Pierre-Noire. En introduisant ce nouveau culte, le pouvoir détruit tous les repères qui ont fondé la société romaine jusqu'alors et met en péril jusqu'à sa stabilité, faisant figure de « porte-parole du désordre par excellence »⁵ : la sensibilité, mise à la marge par la morale classique, devient reine et motive tous les mouvements de l'empereur, mêlant ainsi inévitablement vie privée et vie publique.

romains), le chapitre (en chiffres arabes) et la page. Il nous faut par ailleurs renvoyer le lecteur à une édition relativement récente de *L'Agonie* (à laquelle nous n'avons malheureusement pas pu avoir accès) : Jean Lombard, *L'Agonie* (Paris : Séguier, 2002).

⁴ Pour une présentation historique globale du règne d'Élagabale, nous renvoyons le lecteur à Robert Turcan, *Héliogabale et le sacre du soleil* (Paris : Albin Michel, 1985).

⁵ David-de Palacio, *Reviviscences romaines*, 6.

Il nous faut voir ce qui, dans cette sensibilité nouvelle proposée à Rome, est susceptible de mener à une véritable dissolution des valeurs.

Avant tout, si le culte de la Pierre-Noire est capable de remettre en cause l'équilibre même de l'Empire romain, c'est que, contrairement à la conception sociale et morale romaine essentiellement construite sur la différenciation des ordres, des sexes et des rangs, Élagabale propose une confusion généralisée, une indétermination perpétuelle. On la voit très clairement exprimée dès les premières pages du roman par l'un des personnages principaux, Atillius, commandant de la garde personnelle de l'empereur et fervent sectateur du culte de la Pierre-Noire :

Un projet fou de culte, qui serait celui de la Pierre Noire d'Elagabalus et dont, indécisément, le grand dessin le hantait, dressait des architectures de temples du Soleil plus hauts que ceux de Zeus et de Sérapis, plus hauts que les murailles de Babylone, où cette Pierre-Noire se dresserait dans l'immuabilité d'un revêtement de diamants, d'émeraudes et de topazes, et en des orchestres de flûtes, d'asors, de nebls, de harpes, de danses et de chants. Pour elle, oui, lui, Atillius, livrerait par toute la terre un combat aux dieux et, par la poursuite acharnée du sexe mâle par le sexe mâle, il utiliserait le sexe femelle, ou plutôt la bisexualité humaine, et ainsi aiderait à la création, au sein des choses, de l'ANDROGYNE, l'être qui se suffit à lui-même parce qu'il renferme les deux sexes, et établirait l'unité de la vie là où sa dualité s'étalait. (I, 3, 26)

Une telle songerie permet d'envisager les différentes dimensions du nouveau culte : par son indétermination intrinsèque, la Pierre-Noire propose à ses fidèles d'eux-mêmes rechercher cette indétermination, bouleversant ainsi la vie jusque dans sa dimension la plus intime. La complémentarité des sexes devient nuisible, puisqu'elle empêche d'atteindre à l'Androgyne, fantasme de la complétude⁶ (le terme est en lettres capitales dans le texte de Lombard, ce qui, en le dissociant typographiquement du reste du texte, tend à en faire un idéal lointain, inatteignable). En ouvrant la sexualité à la recherche du semblable et en lui donnant une portée résolument politique et religieuse, c'est tout un monde d'harmonie et d'unité que veut ouvrir Élagabale.

Paradoxalement, l'unité est recherchée dans la prolifération et la multiplication des sons et des couleurs, ainsi que dans la recherche du grandiose. En aspirant à la fusion des sexes, le culte propose une redéfinition des catégories traditionnelles. C'est par exemple le cas de la virilité qui, pour Madeh, affranchi

⁶ Sur la figure de l'androgynie dans la littérature fin-de-siècle, voir Frédéric Monneyron, *L'androgynie décadent. Mythe, figure, fantasmes* (Grenoble : ELLUG, 1996).

et compagnon d'Atillius, revient à se dévouer corps et âme à un autre homme et à subir des mutilations perçues comme autant de sacrifices :

Il l'avait adoré, Elagabalus fils de Sœmias, comme le symbole de la Vie, emplissant tout, animant tout, résolvant toutes les forces naturelles en une pierre noire en forme de cône, qui était la virilité même, et Madeh, aussi, avait sacrifié, avec bien d'autres, au dieu par le don de sa personne à Atillius, comme si l'amour mâle, à signification religieuse, eût été sa consécration tangible au culte syrien ! (I, 1, 11)

On peut par ailleurs remarquer ici la divinisation de la figure d'Élagabale qui, parce qu'il porte le culte de la Pierre-Noire et en est comme le suprême pontife, se confond complètement avec lui. Dans sa personne même, l'empereur, à la fois homme et femme, à la fois homme et dieu, porte l'indétermination dont il a fait son *credo*.

Cependant, si l'indétermination se joue au niveau pulsionnel, mobilisant les tréfonds du psychisme humain, elle se joue également dans le cadre social, et plus particulièrement dans le rapport des religions entre elles. Élagabale a en effet pour ambition de faire de la Pierre-Noire le creuset où toutes les religions fusionnent, où tous les groupes humains se retrouvent dans une sensibilité religieuse unique construite autour du Soleil et de son pontife, l'empereur. C'est sous un jour particulièrement onirique que Lombard met en scène la sensibilité religieuse orientale, comme on peut le voir dans sa description des rêveries de Madeh :

Passif de corps mais ductile de cerveau, il avait des penchants au rêve, comme les Orientaux. Aussi, l'activité de Rome l'effrayait et lui préférait-il instinctivement la vie de *là-bas*, doucement semée de voluptés et de calmes, et coupée de sacrifices au Soleil, le dieu syriaque sous figure de pierre noire ; le dieu phénicien Hel, le dieu crétois Alelios, le dieu gaulois Belen, le dieu assyrien Bel, le dieu grec Helios et le dieu romain Sol, que l'Empire allait désormais adorer dans Elagabalus. (I, 1, 12)

À ce syncrétisme religieux, censé assurer l'harmonie de l'Empire, semble répondre la résistance d'une religion que Lombard n'évoque pas ici, mais qui occupe pourtant une place déterminante dans *L'Agonie* : le christianisme. On peut néanmoins constater au fil de l'intrigue une double attitude des chrétiens. D'abord, une part des chrétiens de Rome accueille plutôt favorablement Élagabale et ses excentricités, parce qu'ils croient y voir la possibilité d'une victoire du christianisme dans l'Empire. Si, apparemment, Élagabale et les chrétiens orientaux s'entendent, leurs conceptions de l'harmonie religieuse

différent radicalement⁷. En effet, loin d'y trouver un terrain d'entente, le chrétien Zal verrait plutôt dans le culte de la Pierre-Noire le marchepied nécessaire à l'avènement du Christ, censé venir purifier la corruption qu'aura répandu Élagabale :

Cependant, nous ne devons pas laisser périr Elagabalus, reprenait-il, non, nous ne le devons pas. Elagabalus aide au triomphe de Kreistos. Avec Ghéel et les autres, nous nous opposerons aux Prétoriens, nous nous opposerons à Mammaea et à son fils⁸. Par Elagabalus, Kreistos a davantage étendu sa Grâce. L'Agneau vainc manifestement. Kreistos désire par Elagabalus sauver Rome qui s'enfonce de plus en plus dans le Vice, le Crime et les excréments. (III, 12, 323)

Ainsi, en voulant « aider l'empereur à pourrir davantage Rome » (III, 12, 323), c'est le règne de Dieu qu'ils croient précipiter⁹. Pourtant, tous les chrétiens ne se rallient pas à cette conception, puisqu'ils s'en trouvent qui voient dans les chrétiens orientaux des traîtres à la cause du Christ et des corrompus. Au sein même du christianisme se créent donc des lignes de fracture que résume le cynique Atta (chrétien qui soutient quant à lui le parti de Sévère Alexandre) :

Les chrétiens orientaux ont des prédispositions à partager les erreurs de la Pierre-Noire, parce que l'Empereur est de leur race. Sur tout les pratiques religieuses d'Elagabalus leur plaisent ; si on les écoutait, ils feraient de la doctrine de Kreistos la doctrine du Péché. (II, 12, 209)

Aux yeux d'Atta, ils se rendent ainsi coupables d'un double renversement : au cœur même du renversement des valeurs initié par Élagabale, les chrétiens orientaux subvertissent à leur tour la foi chrétienne et la contamaine au contact du péché incarné par l'empereur.

⁷ Cette idée d'une convergence entre culte du Christ et culte de la Pierre-Noire trouve également un écho dans le discours d'Atillius : « Ses paroles gardaient une certaine indulgence, car l'attendrissement de Kreistos, davantage s'adressant à de secrètes choses d'âme que la Pierre-Noire, le gagnait depuis longtemps, sans qu'il se l'avouât. Et quoique les chrétiens fussent des ennemis, il s'inquiétait d'eux, il se sentait presque à eux apparenté par leur commune horreur des Dieux et leur poursuite de l'unité divine, pour eux le Kreistos, pour lui la Pierre-Noire. Les mystères de leurs assemblées où, disait-on, régnaient des promiscuités sexuelles, comme s'ils eussent également voulu célébrer le Principe de la Vie, le désarmaient aussi. » (II, 1, 147).

⁸ Julia Mammaea et son fils Sévère Alexandre, cousin et principal rival d'Élagabale.

⁹ Sur ce thème, voir Marie-France David, *Antiquité latine et Décadence* (Paris : Honoré Champion, 2001), 55-60.

Cette perversion des valeurs prend des formes variées dans l'imagination débridée d'Élagabale. Parmi elles, la forme hautement politique du triomphe se trouve renversée pour devenir une vaste bacchanale où se côtoient le luxe, le sexe et la religion :

Chacun le revoyait, la face vermillonnée, les sourcils peints comme ceux d'une idole, une haute *tiara* jaune incendiée d'opales, d'améthystes et de chrysolithes, une robe de soie traînante, tramée de dessins violents, la première qu'on eut vue, dont les manches lourdes pendaient, conduisant en l'attitude hiératique d'un dieu un char à seize chevaux blancs où sur un autel de pierreries reposait, tel qu'un phallus, le Cône de pierre-noire, rond à son sommet. Des Syriennes nues, aux attaches des mains et des pieds déliées, dansant au pincement de l'asor babylonien et au frétillement du sistre isiaque, avec des ondoiements brusques de reins et de cuisses des files de prêtres du Soleil, simulant l'horreur de l'embrassement mâle. (I, 8, 54)

L'empereur comme *imperator*, comme général victorieux laisse place au prêtre d'un culte entièrement construit sur la sensualité, et même sur la saturation des sens. Dans le même mouvement peut être lu le vaste banquet qui occupe les derniers chapitres du premier livre de *L'Agonie* et met en scène la saturation, mais aussi la déception des sens qui, après de faux mets, vont devoir se contenter de plats peu appétissants :

Cependant, ils vont manger ; car c'est fini de leur servir des mets de cire, de marbre et de terre cuite¹⁰. Circulent maintenant des saucisses de poissons mêlées de coquilles d'huîtres brisées ; des gâteaux de piment, arrosés d'urine de lion ; des carapaces de langoustes, de homards et de tortues ; des pattes d'aigles, des squammes de crocodile, des sabots d'ânes sauvages, des sauces de poils de léopards, et, en du miel, des araignées immobilisées dans leurs toiles comme en de la soie. Ah ! oui, ce festin leur est agréable, aux Étrangers affamés, même à Asprenas, qui, regardant la galerie de son œil unique, pareil à un disque de chair saigneuse, pousse un cri d'effroi¹¹. (I, 22, 133-4)

¹⁰ Un tel banquet est rapporté par Lampridius, l'auteur (très vraisemblablement fictif) de la *Vie d'Élagabale* recueillie dans l'*Histoire Auguste*. Voir à ce propos *Histoire Auguste*, « Vie d'Élagabale », XXV, 9 (*Histoire Auguste* (Paris : Robert Laffont, 1994), 533).

¹¹ Dans ces chapitres consacrés au banquet, l'évocation permanente de l'œil unique d'Asprenas, spectateur borgne horrifié de ce qu'il voit, souligne comme à plaisir la monstruosité du faste et de l'horreur qu'y déploie Élagabale. Horreur qui culminera dans la pluie de roses qui coûte la vie au même Asprenas, étouffé sous les pétales.

En dévoyant les manifestations de la sociabilité politique romaine (le triomphe, le banquet¹²), c'est la fonction impériale elle-même que dévoie Élagabale en lui donnant une sensibilité bien éloignée de la rudesse du martial Septime Sévère ou du revêche Caracalla, ses prédécesseurs¹³. Une telle subversion de la dignité de la fonction impériale ne peut qu'entraîner un bouleversement dans tout l'ordre social de l'Empire, bouleversement qui trouve son paroxysme à la toute fin du règne, lorsqu'on voit s'affronter dans une énorme confusion soldats, sénateurs et poètes, détruisant ainsi toute hiérarchie des ordres entre le digne Sénat et le bas peuple des rimailleurs :

Les deux théories se faisaient face ; les rouleaux s'agitaient, les laticlaves flottaient. Les uns et les autres allaient se frapper de fureur, quoique Sénateurs et Poètes ils fussent. Derrière eux, des soldats s'alignaient, des décurions à leurs flancs, pour filer en disparitions de glaives et de boucliers. [...] Alors, ne sachant trop si c'étaient là des amis ou des ennemis, Poètes et Sénateurs se débandèrent en un évanouissement blanc de toges, une absorption rapide de rouleaux et de laticlaves, et les envahisseurs les poursuivirent du plat de leur glaive, au hasard, ne voyant pas dans le trouble à qui ils avaient affaire, à des Poètes où à des Sénateurs ! (III, 14, 337)

Ici, l'absurde, qui confine au comique, domine : parce qu'Élagabale, en tant qu'individu qui a voulu donner à sa sensibilité singulière une portée universelle¹⁴, a voulu élever l'indétermination au rang de maxime politico-religieuse, c'est l'ordre même de la société qu'il a mis en péril.

ÉLAGABALE, OU LE RÈGNE DE LA VIOLENCE GÉNÉRALISÉE

Si une sensibilité nouvelle prend le pouvoir avec Élagabale, elle charrie avec elle un paradoxe fondamental. Si le culte de la Pierre-Noire est soutenu par le plus extrême raffinement et par la civilisation portée jusqu'à son exaspération, la contestation des cadres établis qu'elle porte laisse néanmoins place à l'animalité qui était jusqu'alors canalisée par les règles sociales : si la

¹² Dans l'un et l'autre cas, c'est la démesure qui frappe le lecteur : comme la sensibilité est reine, elle n'accepte plus aucune limite et tourne au gigantisme permanent. Sur ce point, voir David-de Palacio, *Antiquité latine et Décadence*, 258–259.

¹³ David-de Palacio, *Reviviscences romaines*, 213–214.

¹⁴ Sur la solitude du personnage fin-de-siècle, voir les analyses de Serge Zenkine, « Le mythe décadent et la narrativité », in Alain Montandon (éd.), *Mythes de la décadence* (Clermont-Ferrand : Presses Universitaires Blaise Pascal, 2001), 11–22 (et en particulier 16–21).

sexualité en est une composante évidente, la brutalité et la violence en sont également. Elles font d'ailleurs rapidement irruption, lorsque Madeh surprend la séance de flagellation d'un esclave. L'horreur du sang qui coule rivalise avec l'attitude bestiale de ses camarades, qui tirent plaisir de son châtimement :

Suspendu à la branche d'un arbre, les pieds chargés de poids de fer, un esclave était flagellé avec des cordes à nœuds armés de crochets. Le dos marbré, les cuisses rouges de sang qui rigolait sur le sol, il fermait les yeux, il ne criait plus, car le premier cri lui avait valu trop de coups ; se mordant la lèvre inférieure, horrible, il bavait, pendant que des esclaves riaient, bestialement accroupis autour. (I, 2, 14)

Néanmoins, c'est le culte de la Pierre-Noire qui donnera véritablement libre cours à cette bestialité, dont le sommet semble être les sacrifices d'enfants du second livre :

Les Mages montaient sur l'échafaud, Élagabalus en descendait, suivi d'un dévalement de ses familiers, et alors des hommes traînaient des enfants qui glapissaient, des enfants de familles patriciennes, et les égorgeaient, dans une tempête de cris horribles qu'on eût dits d'agneaux. Un couteau d'or s'enfonçait, rapide, en la tendreté des victimes dont pantelantes, un trou rouge à la gorge, du sang sortait qu'en dessous Elagabalus et les gitons recevaient sur la nuque, sur la tête, sur la chair nue. (III, 17, 317)

De tels excès, s'ils satisfont l'empereur, suscitent néanmoins l'indignation d'une partie de la population romaine, qui perd les repères spirituels auxquels elle était attachée. Le culte de la Pierre-Noire est alors ramené à sa nature d'agent exogène venu perturber l'équilibre interne de la Ville :

Il était évident que, déjà, le peuple romain répugnait aux mœurs orientales, qu'il n'acceptait ni la Pierre-Noire, ni ses sectateurs, ni ses prêtres, ni son thaumaturge, ni son Empereur ; qu'il répudierait un jour ou l'autre les barbares dont le grossier intellect tendait à dépersonnaliser les riches, vivantes et émues mythologies du monde occidental, au profit d'une divinité à forme simple, bonne pour des esprits inférieurs, et qui, outre sa contrenaturelle signification, voulait absorber des dieux si bien humanisés. (I, 6, 44-45)

Si l'idée que le culte proposé par Élagabale est « contrenaturelle » sera étudiée plus loin, nous pouvons d'ores et déjà remarquer que si le peuple est attaché à la religion traditionnelle, c'est parce qu'elle y retrouve une part de sa propre humanité, qu'elle y voit un miroir dans lequel se refléter, ce que

n'est pas, par l'indétermination qu'il propose, le culte de la Pierre-Noire. Cette opposition trouve également à s'exprimer dans les communautés chrétiennes. Face à ceux qui soutiennent qu'Élagabale est une étape obligée dans la victoire du christianisme et se rapprochent de lui par leur sensibilité religieuse, les chrétiens opposés au pouvoir rejettent de toutes leurs forces l'influence pernicieuse de l'Orient. Parmi eux, le plus véhément reste l'ermite Maglo qui, venu des hauteurs des Alpes, vitupère sans cesse contre les vices de la capitale de l'Empire et annonce sa destruction (I, 4, 31). Dans cette perspective apocalyptique¹⁵, les chrétiens occidentaux opposent aux lascivités de leurs coreligionnaires orientaux une religiosité alternative, faite de rigueur et de dépouillement. Une autre perspective se fait jour, celle de la pénitence et du deuil :

Une mélodie triste, brisée par endroits d'élans de mysticités, à laquelle se trame un thème qui, éternellement, revient comme le flot d'une mer grisâtre, s'adresse aux Kreistos dont les faces pâles se figent dans les voûtes, et semblent jouir des Fidèles qui sont là ! Des pleurs de femmes et des sanglots d'hommes, des battements de poings à des poitrines vouées aux macérations, des clins de tête multipliés, et des prosternements, et des prières basses qui font un chuchotement (sic) continu, et des silences qui sont pleins d'anxiété ! (I, 15, 97-98)

Alors que les Orientaux proposent « une sorte d'indécision de la Doctrine, une très libre et élastique allure qui les faisait pratiquer certains rites du polythéisme ou du moins accepter certaines idées encore polythéistes en la force divine, résumée pour elles en Kreistos » (I, 4, 36), les Occidentaux se veulent fidèles à la foi du Christ et rejettent toute compromission. Malgré cela, lorsque le règne d'Élagabale touche à sa fin tragique, tous les chrétiens sont considérés, sans discernement, comme des soutiens de l'empereur déchu. Peu importe les différences de sensibilités : ce qui est perçu comme étranger à Rome doit être impitoyablement détruit. Maglo fait d'ailleurs partie des victimes :

Des soldats, qui le savaient adversaire de l'Empereur, s'étaient arrêtés, mais lorsqu'il prononça le nom de Kreistos un cri s'éleva : C'est un chrétien, ami d'Elagabalus ! Alors on le renversa, une poussée se fit, des glaives étincelèrent, et la tête de

¹⁵ Il faut rappeler que l'épigraphie qui ouvre *L'Agonie* est justement une citation de l'*Apocalypse* (Ap 17.8) : « La bête que tu as vue a été et n'est plus ; elle doit monter de l'abîme et s'en aller à la perdition ; et les habitants de la terre, dont les noms ne sont pas inscrits dans le livre de vie dès la création du monde, s'étonneront en voyant la bête qui était, et qui n'est plus, bien qu'elle soit ». Sur le leitmotiv que constitue le recours à l'*Apocalypse*, voir David-de Palacio, *Antiquité latine et Décadence*, 97.

Maglo, sanguinolente, la longue barbe rouge, les yeux crevés, fut hissée sur une pique. (III, 13, 330)

Ainsi, malgré son opposition, Maglo succombe sous les coups du rejet d'Élagabale et de son culte : en voulant porter la violence par les mots, il meurt par la violence populaire et sur des motivations politico-religieuses. Par ailleurs, ces divergences sont incarnées dans le roman par un couple mal apparié : la chrétienne Severa et son mari Glicia, resté fidèle à la Rome traditionnelle. Comme Rome devenue malade des caprices de l'empereur, Glicia rejette les cultes orientaux entre deux toussotements, souffrant dans sa chair comme Rome souffre dans sa nature même :

Ils sont bien à Rome, fit dans un toussotement Glicia, qu'ils y restent. Moi, j'ai juré de n'y mettre les pieds que lorsque l'Empire appartiendra aux Romains et non aux Étrangers. J'ai repoussé les offres de Septimus, de Caracallus et de Macrinus ; j'étais avec Pertinax¹⁶. Pertinax est mort, je ne veux rien. Qu'ils me laissent en paix ! Ce que tu me dis des chrétiens ne m'étonne pas ; ils s'entendent avec les empereurs syriens qui favorisent leur culte, et Rome leur appartient maintenant : ils le savent bien. (II, 4, 164)

Son hostilité au christianisme va d'ailleurs s'étendre à son épouse lorsqu'il apprend que Severa s'est rapproché de l'Oriental Zal. Il la chasse alors, non sans tomber dans un état de surexcitation qui n'est pas sans rappeler métaphoriquement celui de la Rome élagabaliennne :

Un repos encore, puis des gémissements et un bruit sourd de corps tombant : – Je me meurs ! Je me meurs ! Je t'en accuse, Rusca¹⁷, et toi Severa, et toi Zal, et toi Kreistos, que je n'ai jamais vu, et toi Ghéel, et toi Elagabalus, et toi Empire qui n'as rien de Romain. N'approchez point ! Laisse mourir ton maître, Rusca ; ton époux, Severa. Encore quelques battements de mon vieux cœur et ce sera fini. (III, 3, 278)

Les différentes communautés religieuses, sous le couvert de l'harmonie et du syncrétisme du culte officiel que nous avons déjà étudié, vivent en réalité dans un conflit permanent : vieux Romains contre soutiens d'Élagabale, chrétiens

¹⁶ Empereur de janvier à mars 193, Pertinax a été perçu par l'historiographie comme favorable au Sénat, et donc à l'ordre traditionnel. Nous renvoyons le lecteur à Anthony R. Birley, « The Coups d'Etat of the Year 193 », *Bonner Jahrbücher* 169 (1969) : 247–280.

¹⁷ Rusca est le serviteur de Glicia.

orientaux contre chrétiens occidentaux, chrétiens occidentaux contre Élagabale... Dans la seconde partie du roman, ces oppositions religieuses violentes, qui n'étaient jusqu'alors que verbales, laissent place à une violence physique et politique. Dans une suprême ironie, c'est le cirque, lieu du spectacle et de l'apparence, prisé d'Élagabale, qui devient la scène de la grande révolte qui sonne le glas de son pouvoir, et avec lui la fin du culte de la Pierre-Noire à Rome. L'harmonie rêvée prend brutalement fin, la sensibilité déviante de l'empereur se heurte à la réalité d'un peuple rebelle :

Mais, là-bas encore, des spectateurs roulèrent en avalanche, faisant fuir les Bêtes qui disparurent, épouvantées de cet océan d'hommes hurlants. Les désignateurs, un moment opposés à cet envahissement, lâchèrent pied ; les lutteurs se mêlèrent à la foule qui gravit le Podium. [...] Rome s'essayait à mordre à l'Empereur, et c'était là un coup de dent délicieusement donné à même dans sa chair perverse de prostitué et de fou ! (II, 16, 235)

Il est par ailleurs frappant que les derniers soubresauts de ce pouvoir agonisant se caractérisent par le mélange poussé à l'extrême de la violence et du sexe, du sang et de la volupté. Dans l'énergie du désespoir, Élagabale et ses fidèles se précipitent dans un tourbillon de sollicitations de leurs sens épuisés qui semble s'opposer au calme de la nature qui reprend lentement son ordre :

À tous ses horizons, la face d'Elagabalus se dressa, vivante et resplendissante des gemmes de sa *tiaras* (*sic*) et des bijoux de son col et sa robe pourpre, très longue, ses pieds chaussés de soie et d'or foulant du safran pulvérisé, son sexe énorme, les nudités de son corps lui émergèrent partout, avec des apothéoses de danseuses, d'Hommes de Joie qui le violaient, de prêtres du Soleil aux mouvements de croupe toujours balançants. [...] Mais encore la révolte convulsa Rome, un matin de Mars le Tibre redevenant d'un jaune topaze, les monuments se faisant blancs, la campagne s'adornant, claire, les eaux susurrantes, avec presque pas de nuages au ciel ou disparaissait une énorme lune que le ciel devait revoir. Et la Ville revit la descente du Camp des Prétoriens, le hérissent des piques-et des javelots, la trouée aiguë des glaives, l'étincellement des casques et des cuirasses... (III, 18, 360)

Cette agonie d'un pouvoir finissant, qui ne se réfère toujours qu'à lui-même et évolue dans un cercle de plaisirs restreint, montre parfaitement combien, pour Lombard, la nouveauté proposée par Élagabale a abouti à un échec retentissant et collectif, faisant ainsi de son règne un interlude cauchemardesque.

DE LA VIOLENCE SUBIE À LA LUCIDITÉ CONQUISE

Cependant, si la sensibilité élagabaliennne mène à l'échec la communauté tout entière, elle a également fait des ravages dans les sensibilités individuelles : s'il n'y prête garde, l'individu, contaminé par l'exaltation du culte de la Pierre-Noire et l'exemple impérial, s'engage dans une voie qui, nous l'avons vu, ne peut le mener qu'à la stérilité. De ce point de vue, Lombard installe tout au long de *L'Agonie* des parallèles et des oppositions qui laissent voir comment la sensibilité personnelle des personnages a pu percevoir (et parfois se laisser tromper par) la radicale nouveauté du culte de la Pierre-Noire.

Atillius fait ainsi figure de serviteur fidèle de l'empereur et de l'idéal de l'Androgyne. Évidemment, cette profession de foi religieuse va avoir dans l'esprit d'Atillius, commandant en chef de la garde impériale, des implications politiques qui lui permettent d'envisager un monde radicalement nouveau :

C'est à lui que Rome devait l'enlèvement des Boucliers Anciles, du Feu, de Vesta et du Palladium. C'est à lui que Rome devait d'être le lupanar du monde, où la femme se prostituait à l'homme devenu l'androgyne, sans que la femme et l'homme, qui pouvaient s'en écœurer irrémédiablement, eussent conscience de cette universelle révolution¹⁸. [...] Ah combien l'Orient, cet Orient de soleil et d'or, de fleurs monstrueuses, de religions touffues, de plaisirs colossaux était grand pour se refléter ainsi en Atillius, qui, plus triomphal que les Caesars, faisait communier la terre en un même dieu, non pas impondérablement idéal, mais vivant, qui était son fils Elagabalus Antoninus, le chef de l'éclatante, future et dernière celle-là, qu'aurait l'humanité, dynastie des Empereurs de la Pierre-Noire. (I, 21, 127)

Le catéchisme de la Pierre-Noire ici exprimé nous permet de cerner un point majeur que nous n'avions qu'effleuré jusqu'à maintenant : l'idée que, sous ses apparences de culte de la nature dans la figure du Soleil, la pratique même du culte de la Pierre-Noire, par sa qualité essentiellement symbolique, se révèle en fait essentiellement artificiel. Il est tellement artificiel qu'Atillius, voulant donner corps à son idéal, est obligé de le former lui-même, tel Pygmalion, dans la personne de son affranchi Madeh. C'est encore cette artificialité qui explique pourquoi c'est dans le délire de la maladie, lorsque le corps est faible, qu'Atillius croit enfin voir Madeh atteindre à l'Androgyne :

¹⁸ Sur la dimension érotique de la mystique androgyne, voir Monneyron, *L'androgyne décadent*, 139–149.

“Toi, vois-tu, tu es le Kreistos, le symbole du T, la Vesta Immortelle. Osiris, Zeus, tout Tu es le dieu, à l’origine des choses venu, disparu pour reparaître le jour qui verra Rome dans le Néant, car maintenant elle s’y enfonce, et les sexes ne procréeront plus, et l’humanité en mourra. L’heure va sonner où une humanité nouvelle la remplacera, et c’est toi qui continueras la trame de la Vie, toi, Madeh.” Il le touchait délicatement, amoureusement, soulevant sa tunique et l’adorant en sa folie. (III, 17, 353)

Peu avant d’être assassiné, Atillius comprend ainsi que le culte de la Pierre-Noire, loin d’être une pure affirmation de la Vie, avait définitivement partie liée avec la mort : la stérilité doit saisir l’univers entier pour faire place à l’Androgyne, qu’il croit voir enfin incarné dans son affranchi.

Néanmoins, si l’on considère le destin de ce dernier, c’est une autre dynamique qui se fait jour. En effet, Lombard souligne rapidement que la condition même de Madeh réprime tous ses élans profonds, même les plus naturels. Amoureux d’Atillia, sœur d’Atillius, il se sent poussé par un mouvement proprement sexuel que, paradoxalement, vient réprimer la grande entreprise religieuse d’Atillius¹⁹ :

Madeh aimait fort ainsi Atillia, et quoique un sentiment, encore informulé en son obscure organisme d’éphèbe à peu près désésexualisé, le portât vers elle, nulle pensée jalouse ou concupiscente en lui ne naissait, sacrifié qu’il était depuis sa jeunesse au Soleil, consacré à la Pierre-Noire et donné à l’amour mâle. Il était presque du sexe d’Atillia, car, comme une femme, il appartenait à l’homme par Atillius. (I, 12, 75–76)

Ainsi, Madeh, loin de répondre à ses penchants naturels, se trouve contraint de jouer le rôle auquel l’a assigné son maître : encore une fois, la violence, cette fois insidieuse, entre en scène. Cependant, il prend peu à peu conscience de l’absurdité qui réside au fondement de l’Androgyne, ou plutôt la vaste mascarade de ce culte tel que pratiqué par Élagabale :

C’est que l’Aberration d’Atillius pour Madeh, par Élagabalus élargie dans l’Empire, constamment lui irritait l’âme, parce qu’elle n’aboutissait qu’à des non-sens énormes, à une perte sans retour d’énergies humaines impuissantes. C’est qu’elle était incapable de s’implanter malgré tout dans la Nature, criant sous l’ombre de la Pierre-Noire qu’elle se préparait à combattre suprêmement, et que, là où

¹⁹ Cette force de la sexualité est clairement soulignée dans Jean Pierrot, *L’imaginaire décadent (1880–1900)* (Paris : Presses Universitaires de France, 1977), et tout particulièrement dans le chapitre « Inconscient et sexualité », 151–180.

cependant elle vainquait, c'était par une traduction de choses sans majesté et sans génie, de choses grimaçantes et bouffonnes. qui n'étaient pas l'Éternelle Unité et l'Universelle Perfection rêvée par Atillius. Quoi ! lui-même, Elagabalus, magnifié par l'Impérialat, déjà demi-dieu par la beauté extérieure lui dont les sandales d'or marchaient sur des millions de nuques d'hommes, de l'Orient à l'Occident, n'entrevoyait le Principe de la Vie qu'à travers des amusements d'éphèbe gâté, qui le rabaissaient en le rabaissant, et, pis encore, perdaient à tout jamais cette hardie tentative d'un culte revenant à l'origine de la création par la réédification de l'Androgyne que chacun sentait en soi. (II, 9, 194)

Parce qu'il y a une nette différence entre l'unité idéale, mais artificielle, d'Atillius et les caprices, bien réels, d'Élagabale, Madeh, en contestant ce qu'il a toujours reçu pour vrai, répond à la violence par la violence : la violence sur lui-même. La lucidité qu'il acquiert progressivement le conduit alors à partager son malaise avec son ami Ghéel : parce qu'il peine à discerner sa propre identité, il se sent en communion avec ce monde qu'il sent souffrir comme lui :

Ah frère, vivre loin de Rome, loin des cités, libre, libre comme toi ! Qu'importent tes privations ? J'ai tout et je m'ennuie, et me désespère, et voudrais mourir, ne pouvant respirer aisément. Vois-tu, le monde souffre, tout me le dit, de trop de joies, de plaisirs, de parfums, de musiques, de voluptés. Le dieu primordial se venge, lui qui plane immuable dans le néant d'où nous n'aurions jamais dû sortir. Mon mal est le mal du monde, sais-tu ! (I, 23, 141)

La projection opérée par Atillius sur Madeh entraîne chez ce dernier un profond mal-être causé par le refus de céder à ses penchants. Néanmoins, une fois venue la conscience d'être un homme, le corps de Madeh change pour (re)devenir pleinement viril, virilisation qui le porte d'ailleurs aux pires extrémités, le viol d'Atillia, qui marque comme le second affranchissement de Madeh, celui qui l'éloigne définitivement du culte de la Pierre-Noire, au grand désespoir d'Atillius :

Et Atillius avait fermé les yeux, croyant Madeh trop insexualisé pour prendre feu au contact de sa sœur, encore une enfant, sûr de le retrouver doux, bon et soumis. Cependant, des éclairs de jalousie le prenaient quelquefois, sans qu'il se l'avouât, à voir Madeh qui, depuis quelques mois semblait prendre une apparence robuste, comme s'il se fût dévêtu de sa féminité au profit d'une masculinité se faisant corps en lui. Et il redoutait le moment où l'adolescent devenant homme tout à coup se

révolterait, ou bien le subirait simplement, mais avec l'hypocrisie en plus d'un affranchi qui se rattrape ailleurs. (II, 19, 251-2)

La mise en scène du sentiment amoureux²⁰ par Lombard accentue par ailleurs le contraste entre l'artificiel et le naturel, le culte de la Pierre-Noire s'assumant alors comme rejet de la sexualité naturelle portant un sexe vers l'autre : « L'amour naturel réapparaissait partout, criant qu'on le délaissât et menaçant quiconque s'opposait à son débordement, un moment arrêté par l'Amour artificiel » (II, 1, 145). C'est d'ailleurs le thème de l'amour qui inspire à Lombard des jeux de miroirs inversés entre les différents personnages. Si on peut voir dans le couple formé (sur ordre d'Élagabale) par le poète de cour Zopiscus et la servante noire Habarr'ah comme une variation bouffonne sur le mariage (II, 8, 192)²¹, Zal et Severa, quant à eux, proposent plutôt une image positive de l'amour qui entre en opposition complète avec la sensibilité homosexuelle du pouvoir et sa sensualité sans limite. D'abord, le personnage de Zal incarne une force et un volontarisme qui contrastent vivement avec la mollesse ambiante :

Sa descendance d'un grand roi, son ardeur et sa verdeur, sa simplicité de vie et sa force d'âme, la largeur énorme de ses conceptions, sa haine forte des hypocrites [...] en avaient fait un chef spirituel dont l'autorité sur les chrétiens orientaux se rehaussait naturellement de l'amour de Severa. Il leur était presque égal à Kreistos dont il avait l'âge final de la Passion, et Severa leur était sa Magdalena soumise, et on aimait à la voir, en des entretiens mystiques, verser des parfums sur ses pieds essuyés avec sa chevelure de patricienne. (III, 2, 275)

L'assimilation au Christ lui-même soulignant encore davantage le caractère exemplaire de Zal, l'amour qu'il porte à Severa se trouve par là-même comme spiritualisé, éthéré : loin de la sensualité du culte de la Pierre-Noire, Zal et Severa veulent se détacher du corps et de ses appels pour se tourner vers quelque chose de plus pur :

Ils se quittent devant la villa, simplement en se serrant les mains, sans même le baiser de paix, non par crainte d'être vus, car tout est désert et sombre, mais par un sentiment qui les retient mutuellement. [...] Ils ont été chastes et le seront

²⁰ Sur le traitement fin-de-siècle de l'amour lié à la sexualité, voir Michel Winock, *Décadence fin de siècle* (Paris : Gallimard, 2017), 66-80.

²¹ Nous pouvons d'ailleurs voir dans ce passage une réminiscence d'*Histoire Auguste*, « Vie d'Élagabale », XXXII, 5.

encore, parce que, forts en Kreistos, la chair ne parle pas en eux, mais l'indestructible et vivant Esprit. (II, 13, 216–7)

Corollaire de cette vision de l'amour et de la relation entre les sexes, la vie menée par Zal et Severa, une fois qu'elle a quitté la maison de son mari Glicia, se caractérise par une profonde simplicité bien éloignée du luxe tapageur et des raffinements pervers, et laisse apparaître une forme de bonheur domestique :

Ce furent, pour Severa et Zal, des jours d'endormement d'âme, de volonté et de conscience qui les faisaient flotter en une sorte d'outre-vie en laquelle tout se fondait. Surtout pour Severa dont la mysticité se complaisait à cette presque cohabitation qui, hormis la nuit, les faisait vivre ensemble, prendre les repas ensemble [...]. La patricienne, entièrement à son service, avait acheté un fourneau de terre et des ustensiles de cuisine pour les mets qu'elle même confectionnait ; elle descendait régulièrement, comme une humble matrone, pour l'achat des provisions. (III, 4, 283–284)

Le caractère harmonieux de la cohabitation des deux personnages semble créer une harmonie bien réelle, alors que celle qui est recherchée par le culte de la Pierre-Noire est sans cesse située à l'horizon : dans son rejet des sollicitations des sens, le couple formé par Zal et Severa a trouvé ce qu'Élagabale cherche désespérément dans la saturation des plaisirs. Ainsi, loin de totalement étouffer l'appel véritable de la nature, la Pierre-Noire ne fait qu'en couvrir la voix et ouvre la possibilité d'un retour à un état antérieur, naturel.

Alors que, dans un effondrement généralisé, Élagabale, par sa mort violente, cède sa place à Sévère Alexandre (qui semble promettre un retour à la normalité pour Rome), qu'Atilia, Atilius et Madeh payent de leur vie leur dévouement au culte de la Pierre-Noire et aux caprices de l'empereur, la fin du roman laisse voir une lueur d'espoir, même si cet espoir est désabusé. C'est un personnage très secondaire, Scebahous, vendeur de viande séchée, qui la donne à l'Égyptien Amon, qui pleure la mort de Madeh :

Pourquoi s'affliger ? La vie ne vaut pas des larmes. J'existe sans exister, c'est-à-dire que je n'existe pas. L'Empire ancien ne me connaissait pas, l'Empire nouveau ne me connaîtra pas. Je ne suis pas pour Mammaea, pas plus que je n'étais pour Elagabalus ou pour le Kreistos, Oriental ou Occidental. Je suis vendeur de porc salé, je débite du porc salé je me dérobe à tous pour m'en aller un jour de Rome où l'on vous tue quand vous existez, c'est-à-dire quand on vous connaît. Fais comme moi. Tu vendais des lentilles, revends des lentilles. Mon porc est excellent pourvu qu'on me l'affirme, je suis satisfait. [...] Je suis homme sage, prudent et

probe, sois de même et tu n'auras à craindre ni Mammaea, ni cet Atta qui lui a désigné le pauvre Madeh, ni rien ! (III, 19, 368)

La simplicité, l'anonymat, la discrétion : autant de maximes qui, pour Scebahous, préserve l'homme des angoisses et des inquiétudes. Bien loin du bruit et de la fureur du règne d'Élagabale, c'est à une autre conception de l'existence et à une autre vision de la sensibilité, qui se contente de peu, que nous invitent ces dernières lignes du roman.

CONCLUSION

L'Agonie s'ouvre sur un moment de déséquilibre : Élagabale, en important le culte de la Pierre-Noire, bien éloigné de la sensibilité romaine, met en péril les équilibres fondamentaux de l'Empire. L'indétermination et le syncrétisme tels qu'incarnés par le nouvel empereur offrent aux Romains un spectacle insolite, auquel, pour une partie d'entre eux, ils ne peuvent souscrire. Par cette introduction arbitraire d'un nouveau culte, Élagabale suscite le mécontentement qui rapidement, devant les excès politico-religieux du pouvoir, se transforme en révolte, et en révolte violente : exaspéré, le peuple ne supporte plus la remise en cause de traditions séculaires. Ainsi, le roman de Jean Lombard met en scène l'échec d'une sensibilité absurde, ou plutôt du vernis religieux qu'Élagabale a voulu donner à ses caprices et qui a entraîné avec lui nombre de personnages convaincus par ce culte artificiel. Néanmoins, Lombard montre également que la voix de la nature reste la plus forte : tous les raffinements, tous les plaisirs, s'ils s'opposent à l'élan vital fondamental qui préside à la condition humaine, sont condamnés à la stérilité et à la mort. C'est pourquoi *L'Agonie*, s'il propose un tableau somptueux de cet échec, porte également une leçon : c'est dans la simplicité, la retenue et la modestie que semble résider le bonheur, ou du moins l'absence de trouble, donnant ainsi à l'ensemble une véritable portée philosophique et sociale. Cependant, il aura fallu la parenthèse sanglante du règne d'Élagabale pour s'en apercevoir²².

²² Cette idée peut se rapprocher de celle qui est exprimée par Marie-France David-de Palacio, lorsqu'elle écrit que la figure du barbare « restitue au langage la beauté formelle et le sens » (David-de Palacio, *Antiquité latine et Décadence*, 483) : ce qui n'était plus perçu par excès d'habitude se réactive au contact du barbare, du tout-autre.

BIBLIOGRAPHIE

- Birley, Anthony R. « The Coups d'Etat of the Year 193 ». *Bonner Jahrbücher* 169 (1969) : 247-280.
- Histoire Auguste*, dir. André Chastagnol. Paris : Robert Laffont, 1994.
- Chérat, Sandrine. « Héliogabale ou l'anarchiste couronné, le double spéculaire d'Antonin Artaud ». In Jean-Michel Devésa (éd.), *Littérature du moi, autofiction et hétérographie dans la littérature française et en français du XX^e et du XXI^e siècles*, 13–20. Pessac : Presses Universitaires de Bordeaux, 2020.
- David-de Palacio, Marie-France. *Reviviscences romaines. La latinité au miroir de l'esprit fin-de-siècle*. Berne : Peter Lang, 2005.
- David-de Palacio, Marie-France. *Antiquité latine et Décadence*. Paris : Honoré Champion, 2001.
- Kociubińska, Edyta. « Entre histoire et roman : *L'Agonie* de Jean Lombard (1888) ». *Kwartalnik neofilologiczny* 59, no 4 (2012) : 455–463.
- Lombard, Jean. *L'Agonie*. Paris : Albert Savine éditeur, s. d.
- Lombard, Jean. *L'Agonie*. Paris : Séguier, 2002.
- Marquèze-Pouey, Louis. *Le mouvement décadent en France*. Paris : Presses Universitaires de France, 1986.
- Monneyron, Frédéric. *L'androgynisme décadent. Mythe, figure, fantasmes*. Grenoble : ELLUG, 1996.
- Palacio, Jean de. *Figures et formes de la décadence*. Deuxième série. Paris : Séguier, 2000.
- Pierrot, Jean. *L'imaginaire décadent (1880–1900)*. Paris : Presses Universitaires de France, 1977.
- Turcan, Robert. *Héliogabale et le sacre du soleil*. Paris : Albin Michel, 1985.
- Winock, Michel. *Décadence fin de siècle*. Paris : Gallimard, 2017.
- Zenquine, Serge. « Le mythe décadent et la narrativité ». In Alain Montandon (éd.), *Mythes de la décadence*, 11–22. Clermont-Ferrand : Presses Universitaires Blaise Pascal, 2001.